

Les yeux de pierres

Isabelle lit. À l'université, les livres déversent leur sagesse. Isabelle est détrempée comme les sexes grands ouverts cachés sous les pupitres. Des fentes humides qui ne veulent rien savoir du savoir, qui ne sont ici que pour faire glisser les heures entre l'enfance et l'âge adulte, qui ne voient pas les spectres des écrivains qui longent les couloirs et flattent leurs épaules. « Quand je n'arriverai plus à semer la folie et la mort, c'est moi qui raserai les murs », pense-t-elle. Parfois, les escaliers mènent vers un passage sombre de sa vie. L'étage est un lac reflétant à l'infini les yeux azur d'une jeune fille. « Tu es de l'histoire ancienne », lui dit-elle avec un air de défi. Elle se croit à l'abri de son enfance à travers le dédale de murs de béton. Isabelle se souvient d'hier comme si c'était aujourd'hui. Isabelle a le mal de mère. À cet instant, ses pensées dérapent.

La folie traîne comme un foulard de soie à la dérive, elle n'est rien d'autre que l'esprit qui se laisse voguer sur une barque, elle gesticule lorsqu'on ne l'écoute pas, chuchote jusqu'à ce que son souffle se transforme en une tempête qui engloutit tout sur son passage, la folie ne se repose pas tant que tout le monde n'est pas devenu fou, elle tourne sur elle-même, se regarde dans le miroir, la folie et la mort se promènent main dans la main et jouent à cloche-pied avec les fillettes aux yeux bleus, la folie aime que les écrivains parlent d'elle, la folie est une longue phrase sans point

Perdus dans la ville, se cachent quatre murs contenant son autre vie. Une pièce inondée de son corps nu. Du rouge de ses lèvres qui se taisent. Qui sourient. Qui font tout ce que des lèvres doivent faire. Une pièce pleine de mains inconnues qui glissent comme une marée montante. Isabelle est le paquebot géant qui ne veut pas que la mer touche son pied. La chambre est le radeau de la méduse sur une étendue déchaînée.

Quand le papier peint se met à danser, je me laisse glisser et le bleu de l'eau se mélange à celui de mes yeux, je n'entends rien, parce qu'il faut parfois se noyer pour respirer, pour oublier un instant les murs de l'hôtel, l'homme qui est en moi et tous les autres qui m'ont si souvent prise pour une poupée, je dois couler au fond d'un océan noir et glacé et laisser mon

corps flotter à la surface du lit, comme un vaisseau d'or, pour que les abîmes m'empêchent de regarder la réalité en face

Isabelle n'étudie pas. Le couloir vitré ressemble à un tunnel de train. Anachronique dans le décor lourd du pavillon : c'est une passerelle de défilé de mode. Isabelle y déshabille les belles filles du regard. Elle les déshabille comme on déshabille des carcasses de navires laissés à l'abandon. Elle prend des morceaux de leurs corps et les appose sur le sien. Quand elle est les autres, elle est belle enfin. Isabelle est une mosaïque de chair. Un assemblage de femmes inconnues. Elle est un Elles qui hurle au Je.

Je suis sur un trône, car j'étais princesse avant d'être putain, pas celle qui se noie dans une mare de ses propres larmes, non, la vraie princesse, l'unique, celle pour qui le prince est prêt à mourir tellement elle est exquise, tellement elle a la peau blanche, la taille fine, les seins démesurés, les lèvres pulpeuses, rouges, tellement elle porte des talons plus hauts que les autres pour aller au bal, a les cheveux plus longs, plus blonds, les yeux plus bleus, le nez plus mince, les jambes plus longues, la peau plus douce, le sexe plus étroit, plus chaud, plus rasé et qu'importe si j'aime les mots, pour être assise sur un trône : pas besoin de savoir écrire

Les écrivains s'ancrent sur les pages. Ils ont beau tenter de s'effacer, ils débordent des personnages qu'ils croient avoir inventés de toutes pièces. Chaque lettre est un miroir qui les dévisage. Ils nous montent un bateau ivre. Des fous! Et si les écrivains sont fous, elle sera folle. Elle marchera dans leurs pas jusqu'à s'accrocher les pieds dans les mots qu'elle doit décharger sur le papier comme les hommes se déchargent en elle. Isabelle : névropathe jusqu'au bout de ses ongles rongés par la peur de ne jamais être à la hauteur. Elle fera naufrage sur les pages d'un livre sur lequel elle étendra sa mère.

Elle sera couchée de tout son long corps de larve et elle me suppliera de ne pas salir les pages de mon roman avec son histoire sans intérêt, son histoire de femme qui n'en est même pas une, qui n'a pas de sexe, pas de voix, pas de fille, puisque je disparaîtrai et elle n'aura plus alors qu'un vague souvenir de mon existence, elle devra relire le livre pour des siècles

et des siècles, pour comprendre pourquoi j'ai voulu mourir avant elle et elle deviendra folle à son tour, la boucle sera bouclée et enfin mes phrases auront des points

Isabelle aime penser que la mort n'a pas accès à l'université, que ceux qui y mettent les pieds existent même après leur disparition; parce qu'ils ont un jour pensé dans les murs, quelqu'un saura cueillir ces pensées, les transformer et les faire revivre. « Les folles ont tellement de pensées, pense-t-elle, que les pensées tombent de leurs oreilles et qu'il faut seulement quelqu'un pour les ramasser et les assembler sur une feuille, créer un collage, comme je fais avec les corps des jeunes filles. Un jour, une étudiante récoltera mes pensées au tournant d'un corridor, sous l'arche fenestrée d'un tunnel suspendu, elle en sera d'abord toute étourdie et en fera un texte dix ans après ma mort... » Isabelle est voyante : nos yeux de pierres aussi.

Je serai célèbre car le tsunami de ma putasserie inondera les pages d'un livre et mon corps sera une sculpture immortelle, un sexe en forme de cri et je serai folle enfin, morte enfin, je serai tout ce que j'ai à dire et le monde se verra à travers moi, déformé, comme quand Narcisse se regarde dans l'eau et qu'il se voit, lui-même tomber vers lui-même et le monde se noiera dans mon reflet encore et encore, car je ne serai plus là pour lui écrire autre chose

Lorsque tout ce que touchera mon regard sera devenu noir, tout s'arrêtera net.

Quand Isabelle ouvrira la porte de la chambre d'hôtel pour écrire ce qui s'y passe, elle sera emportée par une mer de mots sans points.

« Mais ne vous en faites pas pour moi, j'écrirai jusqu'à grandir enfin, jusqu'à rejoindre celles que je n'ose pas lire¹. »

Nous, les murs de l'UQAM, voyons qui elle est. Nous l'entendons. Nous connaissons tous ses visages d'encre. Folle. Putain. Isabelle Fortier. Nelly Arcan.

¹ Nelly Arcan, *Putain*, Paris, Seuil, 2001, p. 19.